Valentine Goby

L'ANGUILLE



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Voici l'histoire de Halis et de Camille. Halis, presque treize ans, est prisonnier de sa timidité et d'un corps obèse qui lui vaut de constantes railleries. De son côté, Camille, presque douze ans, est née sans bras. Elle arrive en plein milieu de l'année dans le collège de Halis pour cause de déménagement, et apprend à être dévisagée telle une bête curieuse. Tous deux sont des êtres *différents*. Mais Camille l'anguille, comme ses camarades la surnomment, est une fille solaire, enjouée. Une amitié puissante se noue entre eux, qui, loin des stéréotypes, fait des singularités de chacun une force.

L'ANGUILLE

VALENTINE GOBY

Valentine Goby est née à Grasse en 1974. En sortant de Sciences Po, elle a entrepris de grands voyages. À son retour en France, en 2002, elle publie aux éditions Gallimard son premier roman, *La Note sensible*. Suivront d'autres romans, adultes et jeunesse. Passionnée par l'histoire et la transmission, la mémoire est son terrain d'exploration littéraire essentiel.

Aux éditions Thierry Magnier :
Tu seras mon arbre, coll. Romans adultes, 2018
La Fiesta de Mamie Pommerol, coll. En voiture, Simone !, 2017
Une preuve d'amour, coll. Grands romans, 2017
Le Sorcier vert, coll. Les Décadrés, 2016
Juliette Pommerol chez les angliches, coll. En voiture, Simone !, 2016
Le Grand Mensonge de la famille Pommerol,
coll. En voiture, Simone !, 2015
La Porte rouge, coll. Photoroman, 2013

© Éditions Thierry Magnier, 2020
ISBN : 979-10-352-0347-4

Éditrice : Charline Vanderpoorte
Assistante d'édition : Juliette Gaillard
Illustration de couverture : Jean Jullien
Conception graphique couverture : Florie Briand
Maquette intérieure : Amandine Chambosse

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Valentine Goby

L'ANGUILLE

roman

EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Pour Elise, à l'imagination débordante

1
Temps de chiotte pour une rentrée

Dans cette ville immense, ils habitent à trois rues l'un de l'autre. Lui, Halis Yildiz, douze ans bientôt treize. Elle, Camille Berthier, onze ans et demi. Pour l'instant, ils ne se connaissent pas. Ils ne se sont même pas croisés à la boulangerie ou à l'arrêt de bus. Mais ça ne va plus tarder. Moi, la romancière, j'ai décidé de les faire se rencontrer demain, et ça m'excite drôlement.

Halis et Camille l'ignorent, ils partagent une passion commune pour les tartines de beurre saupoudrées de cacao, et ils ont englouti simultanément, il était exactement 16 h 30, à 300 mètres de distance, le même goûter avec la même gourmandise à la table de leur cuisine. La même nuit est tombée tôt à leur fenêtre. Rue Amelot pour Halis, au rez-de-chaussée, vous le voyez allumer sa lampe de bureau ? Rue du 14-Juillet pour Camille, au quatrième étage de l'immeuble

en brique rouge, derrière la vitre où clignote une guirlande multicolore. Ils ont bâillé à peu près en même temps, un peu mous à cause de l'hiver, de l'obscurité au-dehors, de leur estomac lourd de gras et de sucre, et de la douce chaleur des radiateurs. Chacun a eu la tentation de se fourrer sous sa couette. Pour le reste, à première vue en tout cas, ils n'ont rien en commun.

Rue du 14-Juillet, musique à fond les ballons, Camille choisit sa tenue pour demain, sa deuxième rentrée des classes de l'année. Nouvelle ville, nouvel appartement, nouveau collège… L'entrée en sixième, c'était déjà une aventure en septembre dernier. Elle commençait à peine à prendre ses marques quand en octobre sa mère a annoncé : On déménage ! Depuis longtemps déjà, elle voulait changer de vie, quitter des bureaux où elle s'ennuyait ferme, elle avait l'impression de se transformer en plante verte : *Mes chéries*, elle avait dit, *je vais finir par prendre racine et des branches vont me pousser sur la tête… Vous ne voulez pas d'un ficus pour mère ?* Elle avait repris des études, à quarante ans elle voulait devenir libraire – *Manger du papier,* elle disait, *dévorer des livres, passer des journées entières parmi eux !* Elle avait finalement été embauchée à 500 km de Farjevol. Ça n'avait pas amusé Camille et sa petite sœur Sarah, ce départ en plein mois de janvier. Sarah avait pleuré, elle adorait sa classe, adorait sa prof de danse, adorait les tilleuls géants du parc, adorait sa chambre aux murs mauves, et l'idée qu'on garderait

la maison ne la consolait pas. Camille et elle n'avaient jamais connu que la petite ville de Farjevol, sa rivière brune aux berges bitumées parfaites pour le roller, et la minuscule maison où elles avaient grandi. Elles n'avaient pas imaginé vivre ailleurs. Le plus gros chagrin, c'était de quitter les copains, elles avaient tout partagé avec eux depuis la maternelle. Farjevol était une grande famille en somme, et ça leur plaisait bien. Camille et Sarah ont beau être *tellement sociables, mes chéries, vous vous faites des amis si facilement !* assurait leur mère, elles se seraient bien passées de tout reprendre à zéro. Le chat Lechat se faufile entre les jambes de Camille debout devant le miroir, un monceau de vêtements devant elle. Lui aussi semble contrarié par le déménagement, incapable de retrouver la chatière qui lui permettait de sortir dans le jardin, et il miaule, égaré, d'une pièce à l'autre.

Bon : chemise rouge ? T-shirt vert ? Sweat à capuche violet ? Lechat se frotte aux mollets de Camille. Oh, laisse-moi, Lechat ! J'ai pas le temps ! Elle devine qu'on va la scruter de la tête aux pieds demain, cinquante yeux de sixième en forme de projecteurs vont se braquer sur elle simultanément. À Farjevol tout le monde la connaissait, on ne la remarquait plus, elle appartenait au paysage familier. Demain, au collège, elle sera une sorte d'extraterrestre. C'est vrai qu'une Camille Berthier, on n'en croise sûrement pas deux dans une vie. En plus, sa classe a prévu une sortie au musée du Louvre. Elle ne sait rien du Louvre, on lui a dit que c'est le plus grand musée du monde. Tout est intimidant, demain.

Heureusement, c'est mercredi, elle sera rentrée chez elle à midi. Lechat se couche dans le tas de vêtements, se met à ronronner, complètement indifférent au trac de Camille. Elle soupire, mord sa lèvre, un tic de stress, Camille rime avec mordille, elle fixe fermement son reflet dans le miroir, Camille rime avec pupilles… Alors, pull bleu ? Gilet noir ? Robe à carreaux ? Jean et veste jaune, elle décide, parce que Camille rime avec brille. Jaune soleil, jaune d'or, sa couleur préférée, celle des reines et des rois.

Rue Amelot, Halis mord le capuchon de son stylo. Ce devoir de français ne l'inspire pas du tout. Sa classe est jumelée avec une classe de Marseille. Les Marseillais vont venir à Paris voir le Louvre, et les Parisiens iront à Marseille visiter le musée de la Méditerranée. D'ailleurs demain, toute la classe de Halis va au Louvre pour préparer la venue des Marseillais : chacun devra leur présenter, le moment venu, une œuvre de son choix. En attendant, ils doivent correspondre par lettre. Jamais Halis n'a écrit de lettre. « Décrivez-vous de toutes les manières possibles, apparence, traits de caractère, évoquez votre famille, vos activités, vos passions ! », exige la consigne de la rédaction. Halis a commencé : *Je m'appelle Halis Yildiz, j'ai douze ans presque treize*. Il s'est dit que son correspondant, un certain Lilian Frolet dont il ne sait rien encore, comprendrait illico qu'il avait redoublé, alors il a rayé *presque treize*. Quant à se décrire de toutes les manières possibles, c'est hors de question. Le

physique pour commencer : je suis brun, d'accord ; j'ai les yeux marron, soit ; je chausse du 38, pourquoi pas, même si tout le monde s'en moque. Mais quand on pèse 73 kilos pour 1,55 m, on s'en tient là. Halis n'a pas envie que Lilian Frolet l'imagine montant l'escalier essoufflé comme s'il grimpait l'Everest, transpirant de tous ses pores, tandis que le doublent des hordes de sixièmes agiles et légers. Il est le garçon qui s'assoit au fond du bus, là où on peut occuper trois places en l'absence d'accoudoirs. Le garçon qu'on ne sélectionne pas pour son équipe de basket ou de foot et que le prof de sport dispense sans discuter de sprint et de sauts en tous genres. Le garçon qui n'ose pas demander de rab à la cantine sous peine d'être traité d'hippopotame ou de gros lard. Il voudrait rétrécir, s'effacer, Halis, certains jours il rêve d'invisibilité. D'une petite cape qu'il nouerait sur son dos, façon *Harry Potter à l'école des sorciers*, pour disparaître à sa guise. À l'intérieur, il se sent juste un garçon de presque treize ans, rêveur, gentil, timide. Mais ce qu'on remarque d'abord de lui, c'est ce corps moche. Il voudrait s'en défaire comme d'un déguisement, de sa peau d'obèse, pour qu'on le voie vraiment, lui, en dessous. Zorro, son petit chien tout noir, surgit dans la chambre et jappe dans ses jambes, griffe ses chaussures. Halis caresse la tête de poils ébouriffés, laisse Zorro lui labourer les mollets. Tu t'en fiches, toi, pense Halis, que je sois gros ou maigre, blanc ou noir, grand ou petit, beau ou pas, d'ailleurs beau ça veut dire quoi pour toi, tant que je te donne des croquettes et que je t'envoie

la balle, hein ? C'est tout ce qui compte… Dommage que les gens ne te ressemblent pas. Il reprend son stylo. Non, il ne va pas se décrire physiquement à Lilian Frolet, qui vit à 800 km de la rue Amelot, n'a pas de photo de lui, et pour lequel il a une chance d'être pendant quelques mois encore un garçon ordinaire. Un garçon « pas obèse ». Mais voilà, renoncer à se décrire, c'est contourner la consigne du prof, risquer des points en moins. Sûr que pour Zac, aux abdos bien moulés de skater, pour Léna, mince roseau aux allures de danseuse, pour Abdoulaye au corps d'insecte capable de décrocher un ballon pris dans les branches des platanes de la cour, l'exercice est flatteur.

Halis perçoit le sourd tacatacatac des machines à coudre dans la pièce d'à côté où ses parents travaillent, et la radio allumée bas pour ne pas le perturber dans ses devoirs.

– *Okulda iyi çalışmalısın !* répètent-ils tous les jours ou presque, quelque chose qui sonne comme *o-koul-dââ-i-yi-tcha-lech-ma-le-sen* aux oreilles d'un non-initié (ce qui peut se traduire je crois par : Tu dois bien travailler à l'école ! Je ne suis pas spécialiste, heureusement j'ai des amis turcs).

Ils n'y sont pas allés longtemps, à l'école, en Turquie, les parents de Halis, ils ont travaillé jeunes. Et ils comptent bien sur lui et sur sa sœur Gülay pour faire mieux. « Mieux », pour eux, ça veut dire pas commerçants, pas artisans, et surtout pas tailleurs-couturiers. Ça tombe mal parce que c'est justement ce qu'aime Halis : coudre, couper, tisser, plisser, ourler. Il préférerait tellement être de l'autre côté de la porte à froncer